Khaouty,
avancez l'Arrière

Mahdi Boukhalfa

Khaouty, avancez l'Arrière

(Bons baisers d'Algérie)

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2021
ISBN : 978-2-312-08525-8

A tous les Harragas, d'ici et d'ailleurs
A ceux qui se sont adaptés à une Algérie 0.0
A mes amis, mes frères, les
virtuels d'un pays non virtuel

A Lies Keddou de la rue des Moulins, mon premier grand ami, mon frère, celui qui m'a fait découvrir Bab El Oued des années 1970. Ce jeune collégien, qui corrigeait son professeur de Français. Un Français.

Avant-propos

« Khaouty, avancez l'arrière » est une image surréelle de l'Algérie de la seconde moitié des années 2010. Celle de la décadence vertigineuse du règne de Bouteflika. Une sorte de parodie d'un existant morne et morose, voire sous la dérision une vie pleine de stress, de handicaps sociaux ; une vie dans un pays plongé dans un désordre si parfait, tellement inouïe, qu'il a engendré un état de gouvernance sociale et économique absolument ahurissant.

Un désordre moral et institutionnel si parfait que le pays vogue sur une mer agitée par un vent de force 10 sans couler. Sans que la vague scélérate ne l'emporte dans les abîmes de la déchéance sociale et politique. Existentielle. Même le Hollandais Volant ne s'y frotte pas, encore moins le terrible Kraken. La Baraka divine ? Peut-être que oui.

Ce pays a été tellement torturé, depuis la prise d'Alger vers 1550 par des Corsaires sous la bannière turque venue pourtant en « amis » jusqu'à l'invasion de la France, et sa colonisation. Tant de temps vécu sous le joug de colons de tous les horizons, depuis les Phéniciens et les Carthaginois, les Romains, peut-

il engendrer un Homo Algérianus encore inconnu des paléontologues, des archéologues ? A savoir !

Comment cela pourrait-il se produire dans un pays où les boutades et les moqueries sur la gouvernance locale frisent l'irrespect ? Sinon lévitent sur une terrifiante vérité : le pays n'avance pas. Pis, il recule. Ce que la formule des receveurs d'autocars privés, nés par la grâce d'une politique sociale d'insertion des jeunes en leur octroyant des prêts pour l'achat de bus afin d'endiguer le chômage, résume si bien : « Khaouty (mes frères) avancez à l'arrière ».

Qui n'avance pas, recule, dit le vieil adage. Le drame de l'Algérie des troisième et quatrième mandats du président Abdelaziz Bouteflika (1999-2019) est qu'elle n'avance pas, ne recule pas, ne fait pas de surplace. Les plus futés ou les plus intelligents de la société civile disent volontiers, de cette situation ubuesque de l'Algérie, qu'il y a pédalage dans le vide, ce néant imparfait, incertain, qui s'est installé dans le pays depuis l'arrivée de Bouteflika.

Un flamboyant journaliste, Kheireddine Ameyar, avec sa dégaine à la John Lennon, qui désespérait de voir son Algérie retrouver le cap de « Bonne espérance », n'a pas survécue à sa démence soudaine. Parfois, cependant, « l'arme fatale » n'est pas « l'arme à gauche », quand il faut combattre contre les forces de l'inertie, de la décadence.

En clair, l'Algérie, au plus fort des années à 140 dollars le baril de pétrole, juste après la fin de la crise

économique de 2008, n'a pas saisi au vol sa chance de relancer sa reprise, remettre les gaz de la croissance, et résoudre certains problèmes sociaux récurrents, comme le logement, le chômage, l'éducation,…

De cette situation de gabegie économique au moment des courbes ascendantes des cours de l'or noir, les Algériens, devenus nombreux et ne bénéficiant pas d'une vraie politique sociale d'insertion dans les grands rouages de la vie institutionnelle et économique, regardaient d'un œil moqueur, parfois avec des sourires narquois, les frétillements de la classe politique, en particulier les deux partis du pouvoir, le FLN et le RND, qui agitaient la queue pour être dans les bonnes grâces du pouvoir.

Dans le même temps, les grosses rentrées annuelles de devises du pétrole, ne servaient pas totalement à améliorer les frustes conditions sociales des Algériens, en particulier ceux du « bled », dans les zones montagneuses du pays, où l'eau, l'accès à la santé et l'éducation restent encore des denrées rares.

Certes, des projets pharaoniques sont menés par les équipes de Bouteflika, les gouvernements Sellal et Ouyahia, actuellement en prison, comme la boulimique autoroute « est-ouest », les projets d'habitat dont le programme location-vente, la grande mosquée d'Alger, qui ont engraissé les entreprises du « Clan », dont les patrons sont aujourd'hui en prison.

Elle est drôle, cette Algérie des Robespierre, et autres Jacobins évitant les Jacqueries à grandes

fournées financières au profit des jeunes promoteurs qui émargeaient au fonds d'investissements de l'ANSEJ. Mais, aucune grande infrastructure sociale comme les hôpitaux, les écoles, les lycées, l'accès à l'eau, les infrastructures de loisirs, et l'accès à une Algérie 0.3. Pendant vingt ans, entre l'année 1999 et 2019, le pays a pratiquement vogué sur le superflu et laissé l'essentiel… Entretemps, la demande sociale, sous l'effet d'une forte croissance démographique, l'Algérie comptant aujourd'hui un peu plus de 40 millions d'habitants, a explosé.

Des comportements étranges commençaient ainsi à naître au sein de l'opinion publique, déjà passablement traumatisée par la décennie 1990. En haut de la hiérarchie des dirigeants, qui géraient la crise sociale à coup de dizaines de milliards de dollars affectés au logement social, au programme d'emplois de jeunes, aux prêts bancaires, aux équipes de football pour éviter les crises violentes comme celle d'octobre 1988, on n'a pas vu venir le raz de marée du 22 février 2019.

Celui qui a emporté Bouteflika et son clan, coupable aux yeux d'une opinion publique fatiguée par les frasques des dirigeants du pays et des partis politiques proches du pouvoir, d'avoir des intentions de monarque sur l'Algérie.

Le Hirak est donc passé par là, un mouvement de contestation qui a réuni une belle Algérie, qui a manifesté et défilé une année durant pour faire changer pacifiquement les choses dans le pays. Pour

le départ de tous les profiteurs de la république, des incompétents et d'une politique nationale de gestion du pays qui ne faisait que donner la main aux seuls amis, les proches du pouvoir et leurs parents, pour diriger les grandes franchises économiques du pays.

Les manifestants de la révolution du 22 février 2019 voulaient que les choses changent. Radicalement. « Yetnahaw Gaa », qu'ils soient tous chassés, est pourtant un leitmotiv, scandé par des millions de manifestants durant plus d'une année, qui ne s'est pas totalement réalisé. Retour à la case de départ ? L'Algérien, est-il un affreux symbole du mythe de Sisyphe ? Un Néandertalien surgi des temps préhistoriques ?

« Khaouty, avancez l'arrière », est un recueil de chroniques parues entre 2015 et 2018 dans le Quotidien d'Oran, la grande ville de l'ouest du pays connue pour son ton frondeur, sa passion pour la vie, simple, les pieds dans l'eau.

Parues dans la rubrique « Raina Raïkom », un espace éditorial où les chroniques palpent la réalité du pays sous toutes ses formes, avec moquerie, souvent avec dérision, mais sans aller vers les « sentiers qui fâchent », ces chroniques ont évidemment abordé tous les aspects de la vie en Algérie, durant cette période. Une Algérie peinte en kaléidoscope des envies, des prétentions des uns et des autres, des sentiments ici et là violemment exprimés, ou de ces états sociologiques d'extase devant un cosmique désordre social à l'infini.

A relever le seul trait commun pour les Algériens d'en bas : pas de folie des grandeurs ; juste un peu de pain, de l'eau et « la paix des braves », les pieds dans la Mare Nostrum, du côté de la plage de Bab El Oued, la mythique « R'milett Laouded » (la plage aux chevaux des années 1900).

Ce recueil revient sur les grandes questions existentielles des Algériens à une époque où l'argent coulait à flot, mais que les dirigeants du moment, entre 2010 et 2020, n'avaient pas su utiliser à bon escient, vautrés dans leur confortable incompétence, leur égo insatiable. Leur insouciance devant l'Iceberg qui menaçait le pays

L'abandon en 2008 et 2010 de l'option, longtemps discutée et largement médiatisée, de l'achat de Canadairs pour lutter contre les incendies de forêts qui ravagent le nord de l'Algérie chaque été, alors que le pays avait les moyens de se les offrir, se paie aujourd'hui « cash ». Ce n'est, malheureusement, pas le seul exemple symptomatique d'une longue période de non gestion du pays.

Un pays abandonné, qui a conduit les jeunes Algériens à partir en masse tenter leur chance de vivre mieux et dignement ailleurs, même si pour beaucoup la mort promise en mer aux « Harragas » était au bout du chemin.

« Khaouty, avancez l'arrière » est donc cette bulle irréelle, suspendue dans le temps, où vivent les Algériens, entre réalité et parodie de la réalité.

Ils y sont toujours. Et cette bulle est devenue galaxie des temps qui passent et se ressemblent.

Ainsi soit-il dans cette Algérie où les facétieux, ceux qui prennent la vie du bon côté, ne désespèrent pas que les choses s'arrangeront dans le pays. La question, la seule, est de savoir quand !

Entretemps, les opinions des uns et des uns dans un pays pas encore complètement déconnecté d'une déprimante réalité sociale quotidienne, se font nombreuses, variées et loufoques. Même au temps du Coronavirus, ces comportements sonnent comme une accablante accusation de tout ce que leurs dirigeants auraient pu faire pendant quatre catastrophiques mandats de Bouteflika.

Pour autant, ce recueil n'est pas un « J'accuse ». C'est juste un constat, des constats, que les choses auraient pu prendre une autre tournure, comme dans un film Hitchcockien où à la fin tout s'arrange, et le cauchemar oublié par une belle apparition d'un Soleil radieux. Non, pour beaucoup, le cauchemar continue…

Voici donc « Khaouty, avancez l'arrière ».

Bonne lecture, prenez le temps de prendre les choses du bon côté, ne stressez pas et prenez soin de vous. Et, surtout, pas de sinistrose, à la fin de ce recueil. Ce n'est que de la lecture du temps qui passe dans un pays où le temps semble s'être arrêté. La pendule grippée, les horloges silencieuses. Même Bouteflika s'en est allé. Certes dans un exil en mode